



LE POITOU AU TEMPS DES CHASSES DU DUC DE BEAUFORT

INTRODUCTION

LA tentative de chasse au loup entreprise dans notre province par un grand seigneur anglais du milieu du XIX^e siècle, essai qu'évoque la relation qui va suivre, a déjà fait l'objet de tant de récits et provoqué de si nombreux commentaires que nos lecteurs s'étonneront peut-être que nous accordions une aussi large place à la narration de faits aussi connus (1).

Mais, outre quelle est inédite et qu'elle rappelle un événement qui eût, à l'époque, un énorme retentissement, non seulement en Poitou, mais encore en France et en Angleterre, cette relation est assortie de détails trop circonstanciés, et de considérations psychologiques trop intéressantes pour rester ignorée, tant des veneurs que de nos amateurs d'histoire locale. C'est pourquoi nous sommes très reconnaissants à M. Dunoyer de Segonzac, professeur à la Faculté des Sciences de Nantes, petit-neveu de l'auteur de cette narration, de nous l'avoir commu-

niquée et de nous avoir transmis, en même temps, les renseignements qui nous autorisent à lui accorder tout le crédit qu'elle mérite.

**

Son auteur, en effet, est Georges Laroque, veneur passionné et témoin oculaire des événements qu'il rapporte. Né en 1839 en Saintonge, d'où sa famille était originaire, Laroque n'était pas seulement un fin connaisseur du « noble déduict » mais également un dessinateur doué d'un très grand talent, qu'il consacrait notamment aux chiens et aux chevaux et, plus généralement, aux scènes de chasse à courre. La gravure qui figurait en manchette sur la page de titre du journal *Le Nemrod*, organe de la Société de Vénérerie jusqu'en 1910, était sortie de sa plume. Il a réalisé un grand nombre de scènes de chasse dont les sujets lui ont été fournis par les laïsser-courre du Rallye Pas-des-Chaumes, à la famille Hennessy, à laquelle une très fidèle amitié devait le lier jusqu'à sa mort, survenue en 1932, alors qu'il était chargé d'années, toujours d'esprit aussi vif et plein d'humour.

Mais Laroque était aussi un observateur subtil, comme en témoigne son récit du voyage du duc de Beaufort en Poitou, où il s'attarde à nous brosser les figures pittoresques de ces veneurs poitevins, pourvus de plus de titres que d'argent, infatigables chasseurs de loups, cavaliers intrépides, joyeux convives, incorrigibles disciples de Jacques du Fouilloux, leur prestigieux et leur incomparable modèle.

Gentilshommes dont le Code Civil avait amenuisé les ressources et que les entreprises du noble Lord effarouchaient quelque peu, enclins qu'ils étaient à lui reprocher d'empiéter sur un territoire qu'ils considéraient comme une manière de chasse réservée, le soupçonnant, par surcroît, de vouloir y introduire des méthodes auxquelles leur bourse trop plate leur interdisait de recourir. Tableau qui ne nous avait jamais été présenté et qui donne au récit de Georges Laroque un relief et un intérêt inestimables.

VERS la fin du mois de février 1863, le bruit se répandit à Poitiers et dans les environs, qu'un grand seigneur anglais, le Duc de Beaufort, devait venir dans le pays pour y essayer sa meute dans la Voie du Loup.

A cette époque le Poitou, cette terre classique de la chasse au chien courant, présentait encore — surtout dans la partie qui confine au Limousin et à l'Angoumois — une physionomie bien particulière.

Le pays, généralement assez peu fertile et assez rudimentairement cultivé, offrait — par endroits — de grands espaces souvent mouillés, couverts d'ajoncs et de bruyères, désignés généralement sous le nom de brandes, et çà et là de nombreux tenants de bois, d'étendue fort variable, tantôt agglomérés et par leur étendue pouvant prétendre au nom de forêts, telles les forêts de Verrières, des Cartes, de Raboué, etc..., tantôt éparpillés et séparés les uns des autres par des brandes ou des terres cultivées ; sur les points où la bruyère

**

Les illustrations qui accompagnent la relation de ce dernier sont dues, pour deux d'entre elles, à son crayon et ont été tirées des portefeuilles du petit-neveu de l'artiste, M. Dunoyer de Segonzac, que nous ne saurions trop remercier de son obligeance.

Quant au cliché commémorant la venue du duc de Beaufort en Poitou, qui représente sa meute, de même que quelques scènes de chasse, il nous a été très libéralement prêté par M. le Dr Louis Ducellier, président de la Société canine du Poitou, à qui nous exprimons toute notre gratitude.

Le tableau qu'il reproduit est dû au pinceau du baron Finot, que les milieux de la Vénérerie parisienne avaient envoyé en Poitou pour y suivre un événement aussi mémorable. Il était accompagné du prince de Sagan, du baron de Courval, du comte de Chézelles, du comte de Ganay et de Paul Caillard.

Peintre de talent, spécialiste des chasses à courre, le baron Finot voulut fixer sur la toile un épisode aussi singulier. A l'image des peintres les plus célèbres, il s'est lui-même représenté à l'écart, comme il convient à un invité discret et près d'un arbre qui le cache en partie.

Offert au noble duc par le peintre, ce tableau est toujours en Angleterre. Fort heureusement, d'excellentes reproductions photographiques restèrent en France et c'est de l'une d'elle qu'a été tiré le cliché que nous avons plaisir à présenter à nos lecteurs.

L. M.

(1) Il existe, en effet, plusieurs relations de cet événement, dont la plus célèbre est celle d'Emile de la Besge, l'un des plus fameux veneurs poitevins du siècle dernier et l'un de ceux qui facilitèrent l'entreprise du duc de Beaufort. Datée du 30 juin 1884 et publiée pour la première fois vers 1885 dans la *Gazette des Chasseurs*, la relation d'Emile de la Besge fut rééditée en 1905 dans *Le Nemrod*, organe de la Société de Vénérerie, dans ses numéros des 23 et 30 juin. Ce même récit fut longuement et très savamment commenté par le colonel Chevallier-Uffigny dans le discours qu'il prononça à l'issue de sa présidence de la Société des Antiquaires de l'Ouest, en 1937. Cf. *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1^{er} trimestre 1938.

★

se faisait plus rare, le terrain était recouvert d'un tapis assez épais de petits ajoncs nains appelés dans le pays « écolpins », qui éprouvaient cruellement les pattes des chiens qui n'y étaient pas accoutumés. Les bois de chênes et de châtaigniers généralement exploités en taillis, aux fourrés de bruyères et d'ajoncs, absolument impraticables, mal ou point percés, quelquefois marécageux, servaient d'abri à de nombreux chevreuils, cerfs, parfois à des sangliers et aux loups assez abondants.

Les bonnes routes étaient rares ; à part quelques voies qui reliaient entre elles les localités les plus importantes, le réseau vicinal était à l'état embryonnaire et l'on était obligé — pour circuler dans la contrée — d'avoir recours à de très anciens chemins remontant au Moyen Age et peut-être plus haut ; la plupart du temps encaissés entre les terres qui les bordaient et semés de fondrières où les chevaux et même les gens « s'entaillaient » — selon l'expression des gens du pays — à n'en pouvoir sortir. Il va de soi que l'hiver et les pluies les rendaient abso-

lument impraticables. Quant à y engager une voiture, même l'été, c'était courir de sérieux risques, auxquels peu de gens se souciaient de s'exposer.

Les bons gentilshommes du Poitou, qui habitaient, avec leurs familles, les nombreuses gentilhommières que l'on rencontrait un peu partout dans le pays, voyageaient peu, retenus chez eux par le manque de moyens de communications, et aussi par des considérations d'ordre plus personnel.

Jusqu'à la Révolution et même jusqu'au Premier Empire, la noblesse Poitevine, très nombreuse, possédait la plus grande partie des terres du Poitou où la petite propriété était à peu près inconnue. Les événements de 89, et des années qui suivirent, portèrent un coup sensible à cet état de choses que le Code Civil, en décrétant le partage des successions entre tous les ayants droit, vint bouleverser de fond en comble.

Les fortunes territoriales se divisèrent entre les héritiers et, dans bien des cas, — surtout dans les familles nombreuses — ceux-ci, réduits à la portion congrue, vivaient plus mal que bien sur les terres qui leur étaient échues en partage ; heureux encore d'avoir pu conserver des bribes de l'aisance sinon de la fortune paternelle, ce que tous n'avaient pas su faire. Confinés dans leurs résidences, petits châteaux quelque peu délabrés, ou vieux logis, ils vivaient là avec leur famille et leurs métayers, sans autre distraction que la chasse à laquelle ils se livraient avec passion.

Trois ou quatre chiens poitevins, un bidet du pays, dont le prix excédait rarement 15 ou 20 louis ; pour piqueur, un petit valet, qui pensait le cheval, bêchait le jardin et servait à table les jours où il y avait quelque invité, constituaient l'équipage, sur les qualités duquel le maître ne tarissait guère lorsque, à l'occasion de la foire ou du marché le plus proche de sa demeure, il se rencontrait avec les voisins, gentilshommes peu fortunés comme lui, ou bons bourgeois campagnards dont les terres voisinaient avec les siennes. Bien que très chatouilleux sur le chapitre de la naissance, quand il s'agissait de la chasse ils oubliaient volontiers leurs vieux préjugés et la qualité de bon chasseur leur semblait l'équivalent des parchemins les plus anciens et les plus authentiques.

Réunis dans quelque petite salle du principal café de l'endroit, baptisé du nom pompeux de « cercle », on n'y parlait bien entendu que chasse et c'étaient d'interminables récits des prouesses accomplies depuis la dernière rencontre. Un jour, j'accompagnais un de ces aimables chasseurs qui, en arrivant au « Cercle » demanda au buvetier « si ces Messieurs étaient là-haut » et en reçut cette réponse typique : « Oui, Monsieur, ils sont tous là, en train de chasser un louvart, et même je pense qu'ils ne doivent pas tarder à le prendre, car il y a bien deux heures qu'ils sont après ».

La journée se terminait par la fixation d'un rendez-vous pour « rapprocher un loup », car ils ne se dissimulaient guère l'impossibilité de le prendre avec les moyens dont ils disposaient. Quand les louvarts étaient devenus trop forts pour qu'on eut chance de les forcer, ils devaient se contenter de les « rapprocher » sans espoir d'un résultat pratique. Au jour fixé, on se rencontrait au carrefour désigné ; le voisin avait amené ses chiens et on prenait la voie d'un vieux loup qui, sans inquiétude, s'en allait bien tranquillement devant lui, suivi à distance respectueuse et croissante par les deux veneurs et leurs équipages.

On allait ainsi, suivant quelquefois difficilement à travers les fourrés et les taillis faute de chemins, à une allure qui ne dépassait jamais un trot modéré, les chiens dont les belles gorges permettaient de ne point perdre la chasse. Puis, en voyant le soleil descendre sur l'horizon, l'un des veneurs disait tout à coup : « Voilà le soleil qui se couche, où diable sommes-nous ? Bast, répondait l'autre, nous sommes à tel endroit — Ah bien ! mais nous sommes à côté de l'habitation de... un ami commun, il faut aller lui demander à dîner ; nous coucherons chez lui, et demain il mettra ses chiens avec les nôtres et nous reprendrons notre voie ». Programme qui, les chiens une fois arrêtés, s'exécutait de point en point.

L'accueil était toujours cordial ; après un dîner simple, mais substantiel, la soirée se passait à conter les péripéties de la chasse du jour, à l'hôte qui y prenait, cela va sans dire, un intérêt extrême.

Le lendemain matin, on retrouvait aisément la voie du loup qui, en toute confiance, n'avait point jugé à propos de continuer à marcher et s'était tranquillement remis dès qu'il avait eu conscience de la cessation de la poursuite, et on repartait dans une nouvelle direction aboutissant à l'habitation d'un autre ami où les mêmes faits et gestes se renouvelaient ; la bande s'en allait ainsi de logis en logis, s'augmentant chaque matin, jusqu'au samedi. Ce jour-là, on se séparait ; le bon veneur rentrait à son logis pour que, le lendemain, le cheval pût mener ses maîtres à la messe et pour changer de linge ce qui, lorsque la tournée avait duré 5 ou 6 jours, n'était point exagéré.

Un de ces enragés chasseurs qui, à l'époque lointaine où il étudiait le Droit à Poitiers, possédait déjà un petit équipage de 3 ou 4 chiens, chassant les jours où il n'allait pas au cours ou, plus vraisemblablement peut-être, allant au cours quand il ne chassait pas, me contait — il y a bien longtemps — qu'il emportait toujours son paquet de nuit, un foulard et un peigne : habitude qu'il conserva religieusement alors que l'âge et les infirmités lui ayant interdit la selle, il suivait en voiture les chasses d'un équipage ami.

D'autre part, trouvant inconfortable de dîner et de passer la soirée dans ses bottes de chasse, il avait imaginé de les faire faire assez larges pour y entrer avec des pantoufles ; arrivé au gîte, il posait le pied sur l'éperon massif à col de cygne fait sur ses indications par le forgeron et fixé à demeure au talon de sa botte pour servir de tirebotte et se trouvait fort à son aise dans sa chaussure d'appartement. L'équipement de certains veneurs était loin d'être luxueux et ils ne s'inquiétaient guère des élucubrations des tailleurs sportifs à la mode.

Une toque de velours que les intempéries avaient rendue d'une couleur difficilement définissable ; parfois un chapeau melon, attestant de longs et loyaux services ; un vêtement de laine ou de fort velours assez usagé et des pantalons qui, serrés à la cheville par des ficelles se trouvaient ainsi transformés en culotte de cheval. Avec cela un tablier de cheval en peau de chèvre ou de loup ; de grosses bottes qui servaient également au marais ou des housseaux de cuir dur. Des étriers couverts, dits sabots, une large selle posée sur une couverture pliée en quatre à laquelle était attaché un pardessus dont le mors n'avait que de rares rencontres avec le grès ou l'émeri.

Obligés, par le manque de chemin, de passer — pour suivre leurs chiens — à travers les bois souvent très serrés et épineux, les chasseurs poitevins soumettaient leurs vêtements — de si bon matériel qu'ils fussent fabriqués — à de dures épreuves dont ils portaient les traces éloquentes. Naturellement, ceux qui suivaient leurs chiens le plus près, étaient plus exposés que les autres à sortir des halliers parfaitement déguenillés. De là à conclure que plus un chasseur était en loques, plus il était bon chasseur, il n'y avait qu'un pas. Il fut aisément franchi et nombre de Poitevins prétendirent se faire, en arborant à la chasse des habits plus ou moins fatigués, la réputation de chasseurs remarquables.

De toutes les chasses, celle qu'ils préféraient, était la chasse du loup, qui durait pendant presque toute l'année. A partir de septembre, on se réunissait pour prendre les portées et, lorsque les animaux étaient tous pris ou avaient émigré, ou bien étaient devenus trop vigoureux, on se contentait de « rapprochés » qui menés à un train modéré, permettaient de suivre aisément, tout en mettant en valeur la finesse du nez et la belle gorge des chiens.

A force de se livrer à cette chasse et ne quittant jamais le pays, les bons Poitevins avaient fini par considérer la chasse du loup comme un monopole ou plutôt comme une sorte de sacerdoce dont ils étaient les grands prêtres et leurs chiens les lévites. A grand peine admettaient-ils que les chiens de Saintonge ou de Gascogne

puissent, à la rigueur, être mis dans cette voie. Quant aux bâtards et aux purs sang anglais, point n'était besoin d'en parler. Ces derniers surtout provoquaient chez eux une horreur inexprimable. Ils leur refusaient toute qualité : nez, voix perçante, vitesse, tenue, etc.

Aussi, la nouvelle de l'arrivée d'un anglais en Poitou — malgré qu'il ajoutât à ses titres celui de comte de Châtellerault — pour chasser des loups et avec des chiens anglais encore... causait-elle dans tout le pays une émotion qu'à 100 ans de distance il est difficile de se figurer.

Tant que l'annonce de l'arrivée du Duc de Beaufort n'avait point été confirmée officiellement, on s'était borné à nier la possibilité du fait et à pronostiquer, avec des haussements d'épaules, l'échec piteux de ces chiens d'outre-Manche si abhorrés. Mais quand la chose fut certaine, après un moment de stupeur, ce fut un mouvement d'indignation et presque de colère.

Il se forma alors deux camps : l'un absolument intransigeant qui ne voulait rien entendre ; l'autre, plus conciliant qui, tout en doutant du succès, considérait du moins la tentative comme évidemment digne d'intérêt.

En effet, il y avait alors à Poitiers et dans les environs, un certain nombre de personnalités appartenant à la noblesse ou la bourgeoisie, qui possédaient des meutes peu nombreuses, à la vérité, et ne dépassant guère une vingtaine de chiens, qui avaient conservé les vieilles traditions de la vénerie française.

Ceux-là portaient l'uniforme aux couleurs royales : bleu, col et parements rouges, que portaient également les veneurs de la Saintonge et de l'Angoumois. Ils réunissaient leurs meutes pour chasser le cerf, étaient confortablement montés en chevaux ; en un mot, représentaient la vénerie proprement dite. Il faut bien avouer que parmi eux certains, au premier abord, manifestèrent quelque mauvaise humeur, tandis que le plus grand nombre, tout en émettant un doute sur le résultat de l'épreuve, se déclara prêt à aider à la réussite de tous ses moyens.

Quant aux modestes chasseurs dont j'ai parlé plus haut, tous, à quelques rares exceptions, étaient décidés à montrer la plus grande mauvaise volonté... et la montrèrent. Fervents Royalistes pour la plupart, ils avaient jusque-là affecté de boudier l'Empire et ses fonctionnaires. Mais devant l'envahisseur étranger, ils oublièrent pour un instant leur intransigeance et vinrent supplier le Préfet d'ordonner des battues pour que le Duc ne put trouver de loups à chasser.

Le Préfet, M. Levert, agréablement surpris de cette démarche qui rompait la glace entre l'Administration et un fort lot de ses administrés, allait céder, quand des Tuileries mêmes, où le Duc de Beaufort était apparenté, vint l'ordre, non seulement de surseoir aux battues,

mais encore d'aider autant que possible à la réussite de l'expérience. Il n'y avait donc plus qu'à se résigner, ce qu'on fit d'assez mauvaise grâce, non sans quelques restrictions mentales.

**

Qui était donc l'intrus dont la venue en Poitou troublait si fort une vie provinciale aux horizons systématiquement bornés ?

Sa Grâce le Duc de Beaufort était un des plus brillants seigneurs de l'Angleterre Victorienne ; dans son immense résidence de Badmington House il régnait fastueusement sur un domaine aux admirables prairies qu'émaillaient des chênes séculaires. Sa meute de fox-hound, spécialement entraînée dans la voie du renard, était une des plus parfaites parmi les 186 que comptaient alors les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Le Duc lui-même, éleveur et chasseur renommé, était une des autorités les plus éminentes sur toutes les questions relatives à la chasse.

La venue de cet équipage brillant, pour s'essayer dans la voie du loup, fut connue presque simultanément en Poitou et à Paris et outre les réactions locales, évoquées plus haut, provoqua dans les journaux français un débordement d'informations, commentaires, notices biographiques, etc... tant sur la personnalité du noble Lord que sur les motifs de son déplacement, dans lesquels l'imagination des journalistes se donnait le plus libre cours et dans lesquels aussi la vérité était singulièrement malmenée.

Pour certains, il s'agissait d'un pari fait en Angleterre, dont l'enjeu se montait à un nombre formidable de guinées. Pour d'autres, c'était la conséquence d'un défi lancé par des veneurs français aux veneurs britanniques. Pour d'autres encore, l'exécution d'une clause d'un testament par lequel le testateur, anglais, bien entendu, légua au Duc une immense fortune à la condition expresse, et sous peine de déchéance, qu'il chassât six jours par semaine et qu'il dépensât intégralement dix mille livres sterling par an, à l'entretien d'un équipage de deux cents chiens. Un autre y voyait une fantaisie originale d'un grand veneur anglais qui, pour mettre ses chiens en condition avait acheté et fait venir de France une demi-douzaine de loups qu'il leur avait fait étrangler dans un parc soigneusement clos.

La vérité était plus simple :

A une exposition agricole de Londres, où s'étaient rendus deux propriétaires poitevins : MM. Auguis et de Maichain, grands agriculteurs, mais encore plus grands chasseurs de loups, le Duc de Beaufort, ayant laissé entendre qu'il serait curieux de voir comment ses fox-hounds se comporteraient sur la voie du loup, ces messieurs se hâtèrent de lui affirmer que la chose était possible, d'une réalisation relativement facile et l'invi-

tèrent à venir en Poitou tenter l'expérience, se mettant entièrement à sa disposition pour en assurer le succès et se portant garant du bon accueil qui serait fait au Duc par les veneurs poitevins.

Chaudement pressé par ses interlocuteurs, le Duc, qui avait d'abord hésité, accepta et MM. Auguis et de Maichain quittèrent Londres emportant la promesse du Duc de faire le déplacement fin mars ou dans les premiers jours d'avril prochain.

Conformément aux engagements pris, l'équipage du Duc débarquait en gare de Poitiers le 31 mars 1863 à 10 heures du matin. Toute la population de Poitiers avait envahi la gare de marchandises ; tous les chasseurs de la région étaient là, tous poussés par une curiosité qui n'était pas exempte, chez quelques-uns, de malveillance à l'égard des intrus étrangers qui osaient venir toucher à un privilège de chasse consacré par le temps et l'usage.

L'équipage, sous la direction du Huntsman Clarke, comprenait dix-huit lads, un maréchal-ferrant et le secrétaire particulier du Duc ; dix-huit chevaux et vingt-cinq couples de chiens divisés en deux groupes : les mâles et les femelles. En un clin d'œil, sur un ordre donné à mi-voix par le Huntsman Clarke, les chevaux furent sortis du wagon-écurie et les chiens des vastes caisses grillagées dans lesquelles ils avaient confortablement voyagé.

La vue des dix-huit chevaux extraits des écuries par des jeunes hommes actifs, vêtus proprement, dont la correction et la bonne tenue impressionnèrent l'assistance, excita au plus haut point une admiration enthousiaste. On avait devant les yeux la fleur des Hunters d'Irlande et d'Angleterre, dont on commentait chaudement les belles formes et la splendide condition.

Il n'est pas téméraire de penser que, tandis qu'ils clamaient leur admiration, d'ailleurs sincère, bon nombre de chasseurs poitevins, dans leur for intérieur, estimaient, sous le prétexte spécieux et commode qu'à la chasse, les chevaux sont exposés à des accidents qui les laissent souvent tarés, que c'était folle prodigalité de mettre dans les ajoncs, les ronciers et les épines, de si magnifiques animaux valant et payés deux ou trois cents guinées, alors qu'eux-mêmes dépassaient très rarement vingt-cinq louis pour l'achat de leur monture.

La meute des fox-hounds défiait toute critique ; c'était un ensemble parfait d'animaux de même taille, admirablement construits, en condition de chasse irréprochable. Les plus acharnés détracteurs des chiens anglais furent obligés d'en reconnaître la perfection, se bornant à faire la réserve : « Mais il faudra les voir à l'œuvre », en guise de future consolation.

En quelques minutes, sans précipitation, sans hâte, sans une fausse manœuvre ni un accroc, sans éclat de voix, les chevaux furent brossés, essuyés, bridés ; le

paquetage refait et mis en place, les chiens rassemblés et l'équipage, en ordre parfait, sortit de la gare.

Les gens de Poitiers étaient stupéfaits. Habités aux façons brouillonnes, souvent grossières et brutales, toujours bruyantes, des hommes d'écurie français, en général, et poitevins en particulier, cette activité méthodique, silencieuse et efficace, les plongeait dans un étonnement dont ils ne revenaient pas.

Le lendemain, les journaux du crû étaient remplis de longs commentaires flatteurs témoignant hautement de l'impression favorable faite sur l'assistance par la façon de procéder des serviteurs anglais que ces mêmes journaux qualifiaient de « représentants de cette forte race britannique dont la puissance et l'originalité consistent surtout dans le calme et la discipline ».

En quittant la gare, l'équipage prit la route en direction d'un petit château que venait de faire construire M. Alexandre Chabot et que celui-ci avait gracieusement mis à la disposition du Duc de Beaufort et de son équipage.

Le même jour, le Duc arriva à quatre heures du soir et fut reçu à sa descente du train par MM. Auguis, Chabot, de Maichain et les maîtres d'équipages et veneurs de la région, accourus à la gare pour lui souhaiter une bienvenue. Il s'installa au château de Nieul avec son fils, le marquis de Worcester et trois sportsmen de ses amis ; les capitains Graham et Wyndham et l'Hon. M. Russel, que les journalistes avaient pris à tort pour le célèbre homme d'Etat.

L'arrivée du Duc une fois connue, tous ou presque tous les membres des grands équipages, tous ceux qui, à tort ou à raison, croyaient pouvoir prétendre à la qualification de « Veneurs » prirent la route de Poitiers, où les hôtels absolument pleins avaient dû louer de nombreuses chambres dans la ville et les faubourgs. Tous les châteaux des environs étaient pleins jusqu'aux combles et, dans beaucoup, on avait transformé des étables en écuries.

On était dans la Semaine Sainte. Il faisait un temps merveilleux mais, hélas ! beaucoup plus favorable à la promenade et aux excursions, à la pêche à la ligne, etc... qu'à la chasse à courre et à l'expérience qu'allait tenter le Duc de Beaufort. Depuis un mois, il n'était pas tombé une goutte d'eau, la sécheresse était extrême et la chaleur vraiment anormale pour la saison.

En raison de la fête de Pâques, la première chasse fut fixée au mardi 7 avril. En attendant, on offrit, le trois, une chasse au lièvre aux veneurs anglais, et, le lendemain, l'équipage attaqua un renard qui, après une jolie chasse, se terra. A cette occasion, le Duc de Beaufort fit la remarque que ses chiens étaient sensiblement moins « vites » en France qu'en Angleterre, fait qui était certainement dû à la sécheresse du terrain, si

différent de celui, presque toujours humide et frais, sur lequel ils avaient coutume de chasser.

Dans ces sorties et dans celles qui suivirent, les sportsmen anglais constatèrent avec un vif désappointement l'absence presque complète d'obstacles en général, et totale des gros obstacles sur lesquels ils avaient compté pour montrer la puissance et l'adresse de leurs superbes hunters.

Cela expliquait, jusqu'à un certain point, le niveau peu relevé de la cavalerie des chasseurs à étriers-sabots de la contrée, qui, dans la très grande majorité, n'avaient aucun goût pour le steeple-chasing. Quand, par hasard, dans leurs randonnées, ils rencontraient quelque obstacle si peu sérieux qu'il fût, ils préféraient de beaucoup le « négocier » selon l'expression pittoresque des sportsmen d'outre-Manche, plutôt que de le franchir avec leur monture. Ils estimaient, pour leur service personnel un cheval de pays, froid, prudent et adroit, infiniment plus qu'un vainqueur du Grand Steeple de Liverpool.

En revanche, il ne manquait pas en Poitou de cavaliers remarquables et hardis qui ne boudaient pas sur les gros obstacles que l'on rencontre à chaque pas dans d'autres parties de la région, bien montés sur de bons chevaux dont le Duc de Beaufort les complimentait, affirmant même à l'un d'eux, membre d'un important équipage du Bas-Poitou et cavalier hors pair, que ses chevaux ne le cédaient en rien à ses superbes hunters.

**

Le 7 avril, le rendez-vous était en forêt de Verrières à 8 heures du matin.

Bien avant l'heure, de nombreux cavaliers (plusieurs centaines) avaient envahi le terrain aux abords du rendez-vous. L'ensemble formait un tableau curieux et amusant dans lequel les vêtements, généralement de couleur foncée des chasseurs de la région, jetaient, çà et là, une note sombre qui faisait ressortir d'autant les tenues de teintes plus ou moins claires, souvent galonnées d'or ou d'argent, des membres des grands équipages français. La plupart de ces chasseurs de loups étaient venus convaincus qu'ils allaient à une chasse habituelle et non à une exhibition de costumes de vénerie, et portaient des vêtements dont beaucoup étaient marqués de glorieuses cicatrices, témoignages irréfutables de l'ardeur avec laquelle leur propriétaire suivait les chiens à travers les taillis les plus épais et les halliers les plus épineux, de leurs tabliers de peau de bique ou de loup et de leurs étriers-sabots.

A l'heure dite, le Duc de Beaufort arriva avec son fils, portant une tunique de velours vert foncé (couleur adoptée, paraît-il, par la haute aristocratie anglaise) s'arrêtant un peu au-dessus du genou, une culotte blanche, des bottes à revers, et coiffé d'une toque de velours noir à double visière. Les sportsmen anglais, ses amis, avaient



UDRY

Jean-Baptiste

1686-1755 de France

HALLALI DU DUC

« Hallali du Duc », peinture de Jean-Baptiste Oudry (Musée Condé à Chantilly)

(Photo Barbier-Petit).

revêtu l'habit rouge traditionnel, culotte blanche, toque de velours. Seul, M. Wyndham portait un chapeau haut de forme et des bottes de cuir verni, dites *Butcher's-boots*, dont la mode commençait à se répandre en Angleterre comme en France. Le Huntsman et les hommes portaient la même tenue que le Duc et son fils, mais en drap.

Un peu surpris du nombre des cavaliers aux costumes si variés qui constituaient un « Field » comme il n'en avait jamais vu en Angleterre, le Duc examina d'un œil amusé la variété des costumes, des équipements et des chevaux. Si, par courtoisie, il s'abstint de toute remarque sur les équipements des chasseurs de loups poitevins, plus pittoresques qu'élégants, il ne put se retenir de dire son étonnement à l'aspect de leurs montures qui faisaient assez piètre figure au milieu de chevaux en général de belle apparence, et à la vue des étriers-sabots.

Après quelques présentations des personnalités marquantes, on se mit en route pour l'attaque dans un ordre qui laissait fort à désirer ou plutôt dans un désordre au milieu duquel les chiens anglais, malgré leur adresse, avaient bien du mal à circuler.

Dès l'arrivée du Duc de Beaufort à Poitiers, tous les propriétaires de meutes, grosses ou petites, avaient mis avec empressement à sa disposition leurs chiens français et leurs personnes. Il avait été convenu que les chiens français lanceraient le loup sur lequel on donnerait les chiens anglais. Dans cette première chasse, MM. de la Besge, de Maichain et Guichard, s'étaient partagé la forêt de Verrières.

Ce furent les chiens de M. Guichard qui lancèrent les premiers. On rallia sur eux et, sur un « à vue », on donna les chiens. Quelques-uns goûtèrent la voie et se mêlèrent aux chiens poitevins ; mais presque aussitôt ils abondonnèrent, se bornant à accompagner leurs camarades français, galopant distraitemment sur les ailes, ne paraissant pas prendre à l'action le moindre intérêt, malgré de vaines tentatives pour les exciter à prendre part à la chasse.

La seconde chasse, le 10 avril, ne fut pas plus heureuse et les chiens anglais persistèrent dans leur abstention. Leurs détracteurs triomphaient, « ils l'avaient bien dit ». Ces superbes chiens ne valaient rien, tout au plus bons à chasser un renard, bête puante au premier chef. Sans voix et sans nez, ils ne seraient jamais capables de chasser un autre animal et, particulièrement, un loup. La cause était entendue, jugée sans appel possible.

Au lendemain de ces deux échecs, au cours d'un déjeuner offert au Duc de Beaufort, à son fils et à ses amis, auquel assistaient quelques notabilités de la vénerie, MM. de la Besge offrirent au Duc de joindre ses chiens aux leurs pour chasser un louvart, chasse plus facile que celle d'un vieux loup et dans laquelle ils se laisseraient très probablement entraîner par leurs cama-

rades poitevins. Le Duc accepta avec empressement et le rendez-vous fut pris à la maison de garde en forêt de Verrières, à 10 heures du matin.

Le lundi 13 avril, Charles, le piqueux de MM. de la Besge, lançait à 8 heures du matin avec trois des meilleurs chiens de l'équipage un louvart que ses chiens chassèrent assez rondement. A 10 heures, comme la chasse passait à peu de distance du rendez-vous, on donna la meute de Persac à laquelle on avait adjoint quelques chiens de M. de Maichain et les chiens anglais qui, comme par le passé, suivirent sans entrain. Une demi-heure après, le louvart était pris, aucun des fox-hounds n'était là.

M. Emile de la Besge empoigna alors l'animal par la peau du cou et, l'ayant baillonné avec l'aide de Charles, ils l'apportèrent tous deux devant le groupe des cavaliers sans qu'il protestât de façon trop énergique contre ces procédés un peu brusques. Le Duc de Beaufort demanda alors qu'on permette à ses chiens, qui n'avaient pris qu'une part tout à fait inappréciable à la chasse, de « fouler » l'animal. On acquiesça, cela va sans dire, à sa demande, et, devant les fox-hounds rassemblés, on relâcha le louvart, qui essaya de repartir. Mais, cette fois, les fox-hounds avaient compris. En trois bonds ils rejoignirent le pauvre louvart et, après l'avoir durement houspillé, l'étranglèrent et se mirent à le déchiqueter avec le même entrain que si c'eût été un renard de leur pays. Ils prenaient là une leçon qui devait leur profiter.

Un accident survenu à cette chasse fut vivement commenté. Le louvart, sur ses fins, avait essayé de débucher et atteint un petit bois. Le sol tourmenté et accidenté, rendait la suite difficile et avait fait perdre un instant aux veneurs le contact avec la meute. Quand ils rejoignirent les chiens, au bord d'une forte dépression de terrain couverte de fourrés absolument impénétrables, ils les trouvèrent arrêtés, essoufflés, la langue pendante et ne cherchant nullement à reprendre leur voie. On procéda immédiatement à toutes les opérations propres à relever un défaut, mais sans succès. On entendit alors à trois ou quatre cent mètres en avant, le vieil et excellent chien « Ténébro » à M. de la Besge qui avait repris la voie de son loup. On rallia sur lui, et, quelques instants après, l'animal était pris. On sait le reste.

Quelques mauvaises langues, (il y en a toujours, même et surtout en Poitou à cette époque, quand il s'agissait d'une prouesse cynégétique d'un voisin) prétendirent que le pauvre louvart avait dû être bien étonné de la fin tragique de cette chasse, bien différente d'une précédente où il avait été relâché, après la prise, avec un aimable « au revoir ».

Ce sont là des allégations qu'aucune preuve n'est



jamais venue confirmer ni infirmer et qui ne sont relatées ici que par souci de vérité historique.

Le mardi 14, le rendez-vous était dans la forêt des Cartes. On attaqua un grand loup, donné par MM. Guichard et dont, cette fois les chiens anglais, mis en goût par la chasse précédente, empaument gaiement la voie. Après s'être fait battre quelques temps, il part en plaine, vivement mené par les fox-hounds sur lesquels il ne pouvait arriver à prendre la moindre avance, à la grande surprise et au profond désappointement de leurs détracteurs.

Déjà, sur la mine allongée de quelques-uns de ceux qui suivaient tant mal que bien sur leurs chevaux couverts de sueur le train mené par les chiens, se peint l'angoisse que leur causait un succès sinon probable du moins possible, quand un fâcheux incident vint leur rendre un peu de leur sérénité première, tout en leur laissant de sérieuses inquiétudes pour l'avenir.

En entrant dans des bois d'une certaine étendue, les chiens, qui serraient de près leur loup, donnèrent dans une harde de grands animaux. Les fox-hounds, encore mal confirmés dans la voie du loup, partirent avec ardeur sur les biches qui bondissait devant eux. Il fallut arrêter. L'opération fut difficile et surtout longue dans ces taillis épais où les hunstmen, les piqueux et leurs chevaux avaient peine à se mouvoir. Quand, après de longs efforts on eut réussi, le loup s'était forlongé et

avait pris une grande avance. Un rapproché sur ces terrains arides et desséchés, par cette chaleur torride, était une opération bien aléatoire et toute chance de succès s'était évanouie. Il fallut se résigner à rentrer au chenil.

Après cette chasse, bon nombre des ennemis des chiens anglais ne parurent plus aux chasses de l'équipage britannique. Mais tous n'avaient pas désarmé et il se produisit quelques faits regrettables que, de nos jours, on eut qualifié justement de « tentatives de sabotage ». Mais le mot, à cette époque, n'était pas encore inventé.

Le 19 avril, le rendez-vous avait été fixé au château de Nieul, résidence du Duc à 7 heures et demie. On avait fait abattre dans les bois de Nieul un cheval pour servir d'appât. Mais au moment d'aller à l'attaque avec la presque certitude de mettre un loup sur pied, un chasseur de la contrée, que tout le monde savait avoir vu d'un assez mauvais œil la venue de l'équipage anglais, vint lui-même annoncer qu'il avait mis sur pied un grand loup que ses chiens avaient chassé quelque temps. Cette nouvelle, qui réduisait à néant toutes les dispositions prises, fut, comme bien on pense, accueillie plus que fraîchement et le porteur dût entendre quelques appréciations de son geste, justes mais sévères.

A tout hasard, et faute de mieux, on s'efforça de

reprendre avec les chiens de M. de Maichain, la voie chassée. Par un bonheur inespéré, le loup ne s'était pas forlongé. Relancé, il fut aussitôt rondement mené par les fox-hounds, sans qu'il pût prendre sur eux d'avance. Bousculé par la meute, il quitta le couvert et fut aperçu longeant, de toute sa vitesse, la lisière d'un bois. A ce moment, un cavalier dont tous ceux qui le connaissaient savaient du reste le peu de sympathie pour l'équipage d'outre-manche, s'intercala entre les chiens et le loup, chargeant ce dernier à plein galop d'un bon cheval, foulant outrageusement la voie, en dépit des cris, des protestations et objurgations dont quelques-unes fort vives de l'assistance.

Enfin distancé au bout de quelques cents mètres par le loup qui rentra sous bois, l'auteur de cette incorrection cynégétique, conscient de l'accueil qui l'attendait dans le groupe des veneurs prit le prudent parti de disparaître et ne fut revu ni ce jour ni les jours suivants. Quelques âmes charitables essayèrent bien de mettre cet acte discourtois sur le compte d'une ardeur juvénile ; mais leur tentative resta vaine et la chasse se poursuivait acharnée sans autres fâcheux incidents.

Il allait être onze heures. Le train était sévère et la chaleur si intense que certains veneurs, bien connus pourtant pour la rigidité de leurs principes sur la correction, avaient retiré leur habit, placé en travers sur le pommeau de la selle et galopaient derrière les chiens en bras de chemise.

La chasse aborda alors les grands labours et les ensemençements qui entouraient le domaine des Cartes. Pour éviter de fouler les jeunes blés, déjà bien éprouvés par la sécheresse et la chaleur, les cavaliers, Maîtres et piqueux, durent abandonner le contact immédiat des chiens et se détourner pour traverser les cours et dépendances du château des Cartes. On vit alors une cinquantaine de cavaliers, après être rentrés dans la vaste cour, s'engouffrer à pleine allure dans l'étroit couloir qui sépare l'habitation du jardin à la profonde stupéfaction du propriétaire des Cartes qui, sur le seuil d'une porte donnant sur le couloir, en robe de chambre et en pantoufles, regardait travailler son jardinier perché sur une échelle en face de lui.

Si rapides qu'eussent été la traversée des cours et le défilé dans le couloir, ils avaient causé un certain retard. Quand la troupe des veneurs, après avoir quitté les Cartes, rejoignit les chiens, ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes, ne se sentant plus appuyés par leurs hommes, accablés par la chaleur, étranglés par la soif, à demi-étouffés et aveuglés par la poussière que soulevait leur passage sur ces terres naturellement légères que la sécheresse avait transformés en véritable champs de cendres, s'étaient arrêtés et avaient laissé aller la voie. Tous les efforts pour la leur faire reprendre demeurèrent vains. Il fallut se résigner à la retraite.

Quant au loup, un grand loup, dans toute la force de l'âge, il s'était sauvé grâce à cette température anormale. Il était resté si durement éprouvé par la furieuse poussée que lui avait fait subir les chiens anglais et français que, réattaqué peu de jours après, le lendemain du départ du duc de Beaufort, par MM. Guichard et de Maichain, alors qu'une petite pluie, la première depuis deux mois, avait amélioré les voies, il tint à peine deux heures devant les chiens et fut porté bas après s'être fait chasser comme un louvart, battant et rebattant ses voies, sans oser, tant il se défiait de ses forces, débucher, comme il l'eut certainement fait jadis, et prendre un grand parti.

MM. Maichain et Guichard reconnurent, tout les premiers, la part qui revenait à l'équipage anglais dans leur succès et ils s'empressèrent d'en faire les Honneurs au duc de Beaufort, encore à Paris, en lui adressant le pied droit de l'animal.

Le mardi 21 avril eut lieu la chasse de cerf que les veneurs actionnaires de la forêt de Moulière avaient résolu d'offrir au duc de Beaufort. Le rendez-vous était en forêt de Moulière à onze heures.

Dès dix heures, la forêt était encombrée de curieux. Il y avait là trois mille piétons, un nombre incalculable de voitures de tous genres venues de Poitiers, de Châtelerault et de toutes les petites villes et localités de la région, douze à quinze cents cavaliers sur toutes espèces de chevaux avec les costumes et les équipements les plus divers. Un, entre autres, évidemment dans l'intention de se mettre à la hauteur de l'élégance des veneurs français et anglais, d'ailleurs très proprement habillé, arborait des bottes de cuir fauve de teinte très claire, à revers de maroquin vert pomme...

De crainte d'incendie, il était interdit de fumer ailleurs que sur le milieu des routes et de nombreux gardes forestiers s'épuisaient en efforts pour faire observer cette prudente consigne.

A onze heures, les piqueux revinrent au rendez-vous, annonçant qu'il leur avait été impossible de remettre un cerf. Mauvaise nouvelle à laquelle personne n'ajoutait foi, tout le monde ayant deviné que les maîtres d'équipages, peu soucieux d'attaquer un cerf par la chaleur, attendaient qu'elle se fut un peu atténuée. L'attente devait être longue ; mais fort heureusement d'industriels aubergistes et cabaretiers des environs venus avec des tonneaux de bière, des barriques de vin, du pain et de la charcuterie, firent patienter l'assistance.

Enfin, à trois heures, on vint annoncer que M. de la Besge venait de mettre sur pied un cerf daguet et la foule se précipita vers l'attaque dans un épais nuage de poussière. Ce fut une ruée, une bousculade dont ceux qui n'y ont pas assisté et surtout pris part, peuvent difficilement se faire une idée et dans laquelle bon nombre

de chevaux, qui n'avaient jamais été à pareille fête, distribuaient libéralement à l'adresse de leurs voisins des ruades que l'entassement de ceux-ci, pressés les uns contre les autres rendaient apparemment inoffensives. Ce fut d'ailleurs miracle qu'après cette chevauchée désordonnée on ait eu à enregistrer ni tête ni membre rompu.

Après une jolie chasse de trois heures, le cerf bien mené par les chiens malgré les voitures et les cavaliers qui, à chaque instant, coupaient et foulaient la voie et même les chiens, débucha en direction de Bonneuil et fut porté bas près du château de la Chaise. Naturellement les Honneurs au duc de Beaufort.

Le soir à Poitiers, réception offerte au Duc et à son fils le marquis de Worcester et à ses amis au Cercle St-Hubert, devant les fenêtres duquel, sur la Place d'Armes, il y eut concert de trompes, chœurs et feux de bengale. Véritable fête à laquelle assistait toute la population de Poitiers, et à laquelle il ne manquait que les discours et le feu d'artifice obligatoire des fêtes officielles.

Il y eut encore deux chasses. Le 24, après une très jolie chasse en débuché, on fut contraint par la chaleur d'arrêter et de rentrer au chenil. Le 27, très belle chasse sur un grand loup que les chiens chassèrent très vivement. Les fox-hounds prirent change sur des chevreuils et l'on dût arrêter et se résigner à la retraite.

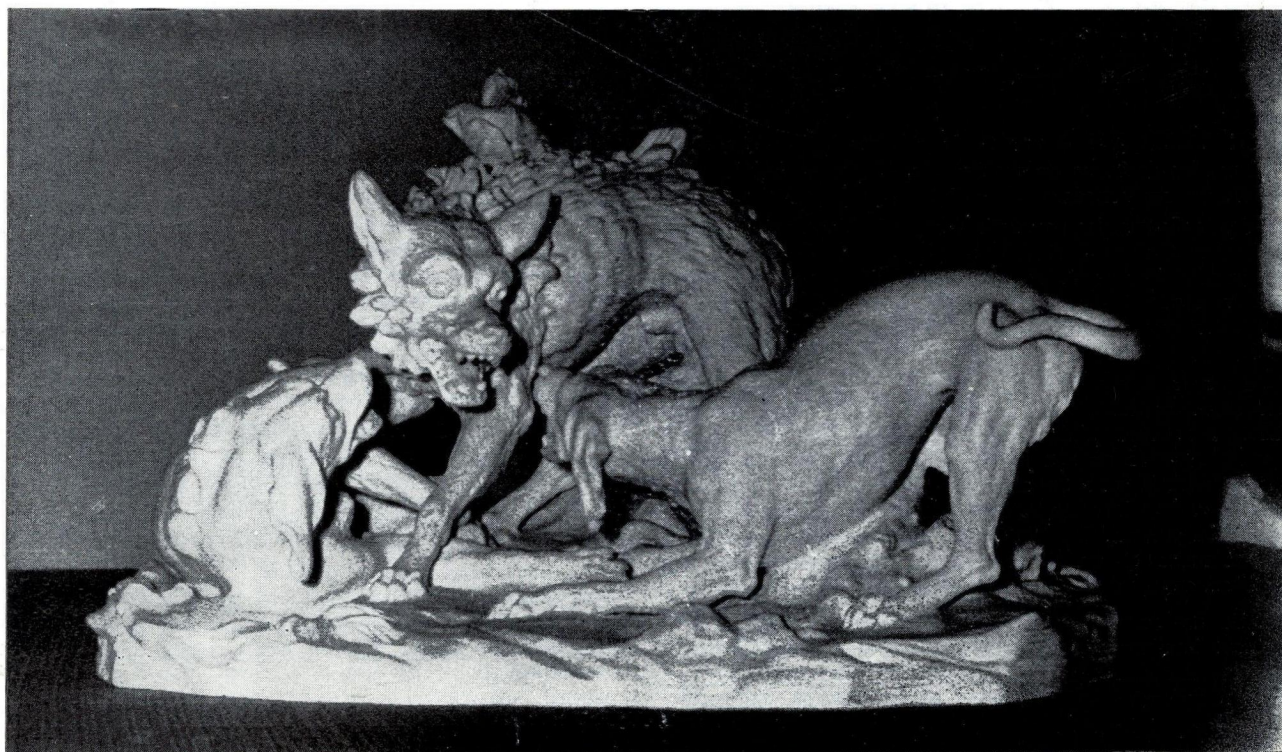
Cette sorte d'épopée cynégétique qui avait surexcité tant de curiosité et d'intérêt en France, et dont, dès l'abord, le duc de Beaufort avait tenu à préciser le but

et la portée par cette déclaration : « C'est un essai que je veux faire, sans m'en dissimuler les difficultés, mais plus le succès sera difficile plus nous aurons de plaisir si nous réussissons », se terminait par un échec fatal et prévu dans les conditions atmosphériques où elle avait lieu. Depuis près de deux mois, il n'était pas tombé une goutte de pluie et le mercure du thermomètre s'était constamment tenu à une hauteur que, dans certains étés, il ne dépasse guère. Cette chaleur et cette sécheresse sans précédent en Poitou, de mémoire d'homme, et que, du reste, on y a jamais revues depuis, dans plusieurs occasions, alors qu'il était permis de croire à un succès, transformèrent en accident irrémédiable un incident qui, en temps normal eut tout au plus occasionné un retard.

Si la tentative hasardeuse du duc de Beaufort avait échoué pour ces raisons atmosphériques, elle avait contraint les esprits les plus prévenus à reconnaître les qualités des fox-hounds auparavant si obstinément et si péremptoirement dénigrés.

Le 11 mai, le duc de Beaufort quittait le Poitou avec le marquis de Worcester, son fils, et les sportsmen qui l'avaient accompagné, laissant aux pauvres une grosse et substantielle preuve de sa générosité, et, dans la mémoire de ceux qui l'ont connu et approché, le souvenir d'un grand seigneur affable, courtois, excellent veneur, que tous, s'il en est encore d'autres que l'auteur nonagénaire de ces notes, garderont précieusement.

G. LAROCHE,
Boulogne-sur-Seine, 1930.



Surtout de table, biscuit de Sèvres (Musée de la Vénérerie)

(Photo Barbier-Petit).